

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gaston Miron
Retour sur L'homme rapaillé

Jean Royer

Number 105, Spring 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37317ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Royer, J. (2002). Gaston Miron : retour sur *L'homme rapaillé*. *Lettres québécoises*, (105), 17–18.

Gaston Miron : retour sur *L'homme rapaillé*



HOMMAGE
Jean Royer

*Il y a cinq ans, déjà, disparaissait Gaston Miron, le 14 décembre 1996.
Il était le héros de la culture québécoise et son poète
le plus connu dans le monde.*

SA FOI GÉNÉREUSE EN NOTRE LITTÉRATURE, sa colère contre toute aliénation, son ironie socratique, son action de poète et de militant nous manquent. Mais le souvenir de l'homme ne s'est pas effacé. Sa voix nous reste dans l'oreille. Une voix qui nous interpelle encore, nous salue et nous embrasse. Une voix qui appelle un écho. Une voix qui écrit dans l'espace.

Le poète s'est couché dans son ombre, mais son œuvre nous éclaire encore. *L'homme rapaillé*, poèmes et « recours didactiques », continue de nous toucher. Là réside maintenant et pour toujours la voix du poète.

Depuis la disparition de Miron, les adieux et les hommages n'ont pas cessé de nous rassembler autour de sa mémoire. Des numéros de revues lui ont été consacrés : *Liberté*, *Possibles*, *Les Écrits*, *Études françaises*,

Action nationale, *La Quinzaine littéraire*, *Jungle*, *Poésie* et bien d'autres. Gallimard lui a fait l'honneur de sa collection de poche « Poésie » (pour les poèmes seulement, l'intégralité de l'œuvre poétique étant réservée au marché québécois de la collection TYPO). En février, la radio FM de Radio-Canada proposera un « Portrait de Gaston Miron » en trois volets, avec la participation d'une vingtaine d'amis et de lecteurs français et québécois du poète.

L'homme rapaillé reste l'œuvre québécoise la plus lue de la francophonie, avec près de 100 000 exemplaires vendus depuis trente ans,

toutes éditions confondues. Mais justement, qu'en est-il de *L'homme rapaillé* et des textes posthumes de Gaston Miron ? À l'occasion de l'anniversaire de la disparition du poète, retour sur l'œuvre.

L'homme rapaillé

Le grand ouvrage de Gaston Miron, *L'homme rapaillé*, était un livre sans fin, un chantier ouvert, un livre qui changeait de structure à l'occasion de ses principales éditions de 1970, de 1981 et de 1993. Ce livre, Gaston Miron ne l'a même pas voulu au départ. D'autres ont réuni pour lui ses poèmes épars dans les journaux et revues. Le poète ne trouvait que les titres de ses grandes suites, « La batèche », « La vie agonique », « La marche à l'amour » — quand on l'obligeait en quelque sorte à les publier.

« Ce livre, *L'homme rapaillé*, a eu raison de moi », dira le grand essayiste québécois Pierre Vadeboncoeur, qui considère l'ouvrage du poète

Miron — et il n'est pas le seul — comme le livre québécois le plus important du xx^e siècle.

La plupart des poèmes réunis dans la première édition de *L'homme rapaillé*, en 1970, sont le fruit d'un travail du poète qui s'était terminé au milieu des années 1950, au plus tard en 1957. Ces poèmes, on les lui avait souvent arrachés pour publication en revue. Pourquoi ? Gaston Miron avait une réticence à publier alors que la condition de son peuple était celle de l'aliénation. Seul le silence, pour lui, pouvait convenir à la situation sociopolitique et culturelle du Québec des années cinquante. « Miron prenait dans ses paumes l'humiliation », a écrit Robert Marteau.

Le poète et le non-poète

En même temps qu'il éditait les autres poètes de sa génération à l'Hexagone, Miron, le non-poète, se faisait militant. Cependant, d'autres raisons faisaient de Miron un procrastinateur devant la poésie. Dès son premier livre, *Deux sangs*, publié avec Olivier Marchand en 1953, livre fondateur des Éditions de l'Hexagone, déjà, Miron annonçait que ses poèmes n'étaient pas définitifs et constituaient une version toute « provisoire ». Cette attitude, le poète la maintiendra jusqu'à la fin de sa vie. La seule édition définitive de *L'homme rapaillé* sera la dernière qu'il nous aura laissée. L'écriture de l'œuvre s'est terminée avec la mort du poète.

En 1989, c'est Alain Horic, devenu l'éditeur de l'Hexagone, qui fera signer un contrat à Miron pour la publication de son œuvre dans la maison qu'il avait fondée. Mais il faudra attendre 1993 pour que *L'homme rapaillé* paraisse enfin dans la collection TYPO. Et le destin a voulu que je devienne l'éditeur de Miron à l'Hexagone, dont j'avais pris la direction en 1991. Je serai alors à même de constater combien il était difficile de faire face au poète procrastinateur, qui refusait d'abandonner ses poèmes pour publication. Il lui fallait d'abord corriger ce qu'il appelait ses « vers en souffrance ». Ce qu'il réussira finalement à faire pour une grande part. Mais l'éditeur de Miron devait affronter tous les doutes du poète, ses dénégations répétées, ses hésitations, ses refus et même, je dirais, un certain désarroi. Miron me faisait penser, sur ce point, à un Léon-Paul Fargue, dont la procrastination est restée légendaire. Il fallait littéralement arracher à Miron ses textes des mains. Heureusement, il n'allait pas, comme Fargue, jusqu'à arrêter les presses de l'imprimerie pour faire disparaître ses poèmes. Mais il est certain que Gaston Miron avait une très grande exigence poétique et un respect absolu envers la poésie.

Le poète et critique Pierre Nepveu, préfacier de *L'homme rapaillé*, écrira :

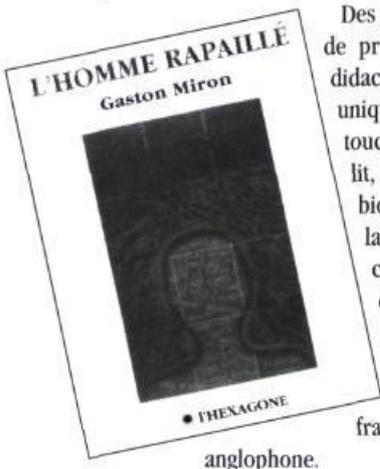
|| *Il y a un doute profond sur l'être, chez Gaston Miron. Il y a un sentiment d'intermittence, d'effondrement. C'est plus que du doute.*



Gaston Miron

C'est, je dirais, métaphysique. Alors, comment un homme aussi intermittent, aussi mal à l'aise dans son être pourrait-il donner une œuvre ? Je pense que c'est une question qu'il s'est toujours posée. Il a toujours eu, de ce point de vue, des réticences face à l'œuvre. Comme si l'œuvre ressemblait à une sorte de masque, de trompe-l'œil, quelque chose qui, en fait, était une erreur par rapport à l'homme. Je pense que cette inadéquation ou cette défaillance de l'être, défaillance intérieure, fait que l'œuvre n'a jamais été, de façon tout à fait assurée, installée. Alors, cette réticence à publier a toujours été là et s'est poursuivie, en fait, tout au long de sa vie.

La première édition de *L'homme rapaillé* a vu le jour en 1970 grâce à l'insistance du professeur Georges-André Vachon, de l'Université de Montréal. Jamais une œuvre n'avait été aussi attendue, autant espérée. Elle marquera une date de la poésie québécoise.



Des premiers poèmes de Miron aux textes de prose présentés comme des « recours didactiques », *L'homme rapaillé* est un livre unique en ce qu'il réunit des textes qui touchent à plusieurs genres littéraires. On y lit, à côté des poèmes, des récits autobiographiques, des essais sur l'histoire et la langue au Québec, des notes aussi concernant la poétique de Miron et l'éthique du militant. *L'homme rapaillé* est le livre d'un homme et d'une vie, le livre d'une culture aussi et d'un peuple qui cherche l'être et le lieu de sa langue française en pleine Amérique à majorité

anglophone.

L'édition Maspéro de *L'homme rapaillé*, en France, en 1981, donnera à Miron l'occasion de revoir la structure de son livre et l'expression de son parcours de poète et de militant. Les premiers poèmes paraissent à l'enseigne des « Influences ». La suite « La batêche » se distingue de « La vie agonique », « Cinq courtépintes », qui avait fait l'objet d'un petit livre à part en 1975, sera intégrée à *L'homme rapaillé*. Surtout, les proses, ces « recours didactiques » s'intitulent dorénavant « Circonstances », et les « Notes sur le non-poème et le poème » deviennent autonomes, situées entre les poèmes et les essais.

L'homme rapaillé trouvera sa structure définitive dans l'édition TYPO de 1993, que j'avais publiée avec Miron. En effet, les « Notes sur le non-poème et le poème » prennent place dorénavant en plein milieu de l'œuvre, non plus du côté des « recours didactiques » et des essais, mais constituent l'axe où le livre tourne sur lui-même. L'œuvre avait trouvé son plein sens. Le poète nous faisait voir sa poétique. Le poète et le militant étaient enfin réconciliés.

En somme, l'œuvre de Gaston Miron reste une réponse esthétique à la problématique de la culture québécoise. Elle s'oppose à l'aliénation linguistique et à l'humiliation du colonisé, elle s'impose dans la conscience nationale. Depuis qu'il avait trouvé le « lieu » de son poème, en 1952, et qu'il avait abandonné la poésie de ses vieux modèles, le poète Miron avait pris à bras-le-corps sa « désolée sereine », sa poésie de « petit destin », de « cœur heurté » et de « cailloux chahutés » pour en faire le chemin de son propre destin en même temps que celui de son peuple.

Une poésie proche et lointaine

Cette poésie, note Pierre Nepveu, est à la fois proche et lointaine.

C'est un discours qui tient de l'épopée. En même temps, cette poésie est celle de quelqu'un qui parle de son inconfort d'être, de sa difficulté de posséder le langage. Tout remue. Tout est rempli d'embardees, de déferlements. C'est la voix d'un homme qui dit son rapport à l'existence.

Et Pierre Nepveu de préciser :

Il y a dans l'œuvre de Miron cette tension entre la grande épopée classique et la voix de l'intime. On voit, au fil des années, à quel point cette voix plus intime d'un homme avec son destin, avec sa mémoire, avec son avenir était importante chez lui. Je pense que c'est ce qui fait que cette poésie ne cesse de nous toucher. Ce n'est pas seulement le destin collectif, ce qui est là, mais en même temps, c'est toujours un destin individuel, une parole personnelle.

Dans la grande édition de luxe de *L'homme rapaillé*, que j'ai faite avec lui à l'Hexagone en 1994, Gaston Miron a inclus quelques manuscrits de poèmes nouveaux, mais calligraphiés et raturés, annotés, provisoires encore, jamais définitifs. Alors, une question se pose : y aura-t-il, après *L'homme rapaillé*, des poèmes inédits du poète disparu ? Marie-Andrée Beaudet et Pierre Nepveu dépouillent actuellement les archives qu'a laissées Miron et nous donneront sans doute prochainement une publication de l'œuvre posthume qui nous introduira dans l'atelier du poète.

Mais il y aura peu de poèmes inédits. Car l'œuvre de Miron, au fil des ans, s'est construite avec le grand esprit critique du poète, qui n'a cessé d'éliminer et d'élaguer dans sa production pour en arriver à tirer le meilleur de sa poésie. Et c'est véritablement le meilleur qui est devenu finalement *L'homme rapaillé*, confirme Pierre Nepveu. Seuls quelques poèmes écrits dans les années quatre-vingt, durant nos voyages à tous deux, Miron et moi, et publiés en revue, s'ajouteront à *L'homme rapaillé*. Mais il y aura aussi, peut-être, des notes sur la poésie, en plus des nombreux textes de prose, essais et conférences.

L'homme rapaillé est un livre qui a trouvé ses lecteurs partout dans le monde. Il a été traduit en plusieurs langues : l'espagnol du Mexique, le portugais du Brésil, l'anglais, l'italien, mais aussi l'ukrainien, le polonais, le hongrois et le roumain. L'œuvre a dépassé la francophonie pour devenir un chant du monde.

Quel sera le destin de *L'homme rapaillé*, livre culte, non seulement au Québec, mais dans la francophonie ? Livre qui place Miron à côté de Senghor et Césaire, de Frénaud et Neruda. Aujourd'hui, contrairement aux inquiétudes qu'exprimait Miron de son vivant, aujourd'hui, on ne doute pas de la pérennité de *L'homme rapaillé*.

Pierre Nepveu, quant à lui, est convaincu que *L'homme rapaillé* va appeler d'autres réponses, d'autres lectures de la part des jeunes Québécois d'aujourd'hui.

Je me pose la question : comment les jeunes Québécois d'aujourd'hui vont lire Gaston Miron ? À quoi vont-ils réagir ? La réalité politique et culturelle a beaucoup changé, et l'on peut se demander comment, dans les prochaines décennies, va-t-on lire L'homme rapaillé. Je pense qu'on va avoir des nouvelles lectures. Je suis convaincu que cette œuvre-là va continuer à parler aux plus jeunes, de manières qui sont imprévisibles pour nous. Et ça, je pense que c'est la perpétuité de cette œuvre-là. C'est son éternité.